

Le Tegré / Tegray, un cœur qui veut re-devenir centre

ALAIN GASCON

DEPUIS LA FUITE de Mängestu Haylä Maryam devant l'offensive « Téwodros » en 1991, l'Éthiopie est dirigée, officiellement, par une coalition de partis mais en réalité par le Front populaire de libération du Tegray (1) (FPLT). Ses maquisards qui se nomment : *Wäyyané*, reconnaissables à leur habillement hétéroclite, leur coiffure « afro » et à leur armement surabondant, gardent, silencieux, énigmatiques, moqués et craints, les bâtiments publics, les ponts, les carrefours... Près de quatre millions de Tegréens, 8 % de la population totale, qui ont en commun l'usage de la langue tegrēña et le christianisme orthodoxe, dominent un État grand comme deux fois la France et aussi peuplé qu'elle ! Situation paradoxale car le Tegray, « Croissant aride » (Gallais, 1989), a été frappé par la famine en 1973 et en 1984, les déplacements de population et quinze ans de guerre. Ainsi, ces intransigeants contempteurs de l'hégémonie des Amhara se sont emparés de l'Éthiopie, alors qu'ils sont encore plus minoritaires que ceux qu'ils ont défaits. Le fédéralisme ethnolinguistique qu'ils ont instauré en 1994 dissimulerait imparfaitement un partage inégal du pouvoir avec les autres

« nationalités ». En outre, l'autre moitié des Tegréens, sur les plateaux au nord de la rivière Märäb, en Érythrée, a fait sécession. Ce fut le lourd prix à payer pour sceller l'alliance avec le Front populaire de libération d'Érythrée (FPLÉ) et vaincre Mängestu. On n'a pas fini de reprocher ce sacrifice à Melles Zénawi, le leader du FPLT, devenu Premier ministre de la république fédérale d'Éthiopie. Plus que le jeu des alliances, vieux comme l'Éthiopie, avec les autres centres de pouvoir, je chercherai plutôt à comprendre comment les Tegréens ont fait de leur province périphérique et affaiblie, non seulement une forteresse imprenable et une base militaire, mais le creuset d'où sont sortis les *Wäyyané*. En quoi les hauts plateaux désolés du Tegré seraient-ils, à l'exemple des hautes terres du Choa, non pas un étage mais un centre de commandement, un centre « obsidional », un centre de prestige, lieu de naissance et conservatoire d'un « projet historique » (Gallais, 1995) ?

1. Tegray en tegrēña et Tegré en amharique.

**La très longue marche du FPLT :
1974-1991 ou 1943-1991 ?**

En 1991, le FPLT a ramassé le pouvoir d'un dictateur que personne ne soutenait plus, ni les militaires, ni les paysans, ni les citadins, tous las d'une guerre sans fin, de la conscription, des mesures coercitives dans l'agriculture (Gascon, 1991). Il semble que Mängestu, obnubilé par le conflit érythréen, n'ait pas vu grandir cette rébellion en haillons qu'il considérait comme une succursale « provinciale » du FPLÉ. Comment des hautes terres décharnées du Croissant aride, brûlées par les sécheresses, et des camps de réfugiés aurait pu surgir un adversaire à la mesure de l'orgueilleuse armée révolutionnaire ? Comment ce « petit » peuple, marginalisé depuis des siècles par la migration du pouvoir vers le sud, aurait-il pu le saisir des mains des Amhara, des Oromo ou des amharisés qui, largement majoritaires, occupent en outre le centre de l'Éthiopie matérialisé par Addis Abäba ? De plus, on ne pouvait concevoir que ces *Wäyyané*, retranchés et confinés dans leur provincialisme étroit, pourraient nouer des alliances avec d'autres « nationalités ».

Pour faire obstacle aux offensives de l'armée éthiopienne, le FPLÉ avait suscité le FPLT sur son flanc sud. Ce front sectaire s'était émancipé de son tuteur et imposé au Tegré, tant aux dépens des partisans de l'Ancien Régime que des maquis des partis marxistes pan-éthiopiens menés par des étudiants, les « prêtres rouges » (Gebru, 1991) (2). Le FPLT, bras armé de la Ligue marxiste-léniniste du Tegré (LMT), avait comme référence, jusqu'à son échec devant la capitale, en novembre 1989, Enver Hoxha ! Reprise à l'envie par les médias gouvernementaux, la ligne « albanaise » et ultra-tegréenne du front effraya les Éthiopiens. En effet, celui-ci avait annoncé le transfert de la

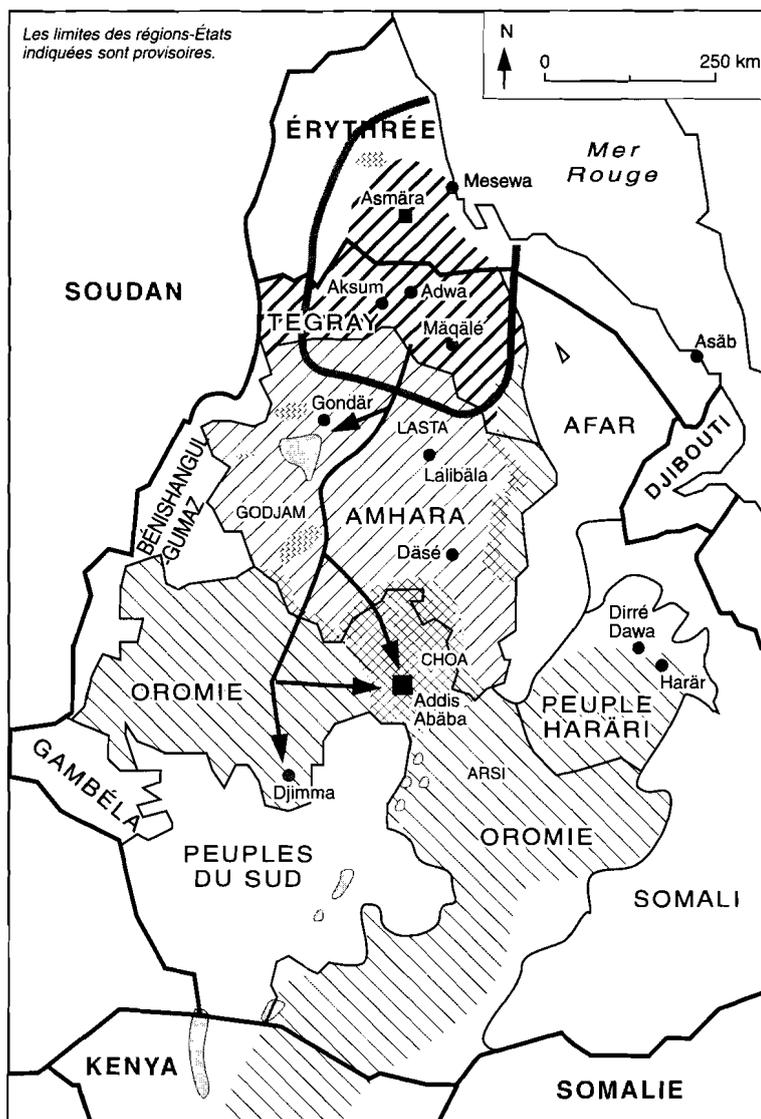
capitale de l'Éthiopie au Tegré, à Mäqälé et réitéré son collectivisme et son athéisme militants. Sa position sur l'unité éthiopienne, séparatisme ou provincialisme, n'était pas claire. En 1991, son leader, Melles Zénawi, installé en vainqueur à Addis Abäba, se rallia au libéralisme économique et à la démocratie pluraliste, avec la bénédiction des États-Unis et désamorça les tentatives séparatistes. Son gouvernement « démissionna » le chef de l'Église orthodoxe éthiopienne compromis, avec Mängestu, pour assurer l'élection d'un évêque tegréen.

Ce mouvement d'obédience marxiste s'inscrit néanmoins dans la continuité du particularisme tegréen. Ses sections locales, les *bayto*, portent le même nom que les assemblées villageoises où se décide la redistribution des terres entre les membres du lignage du fondateur éponyme et l'attribution de lopins à des paysans extérieurs (Gebru, 1991). Plus que son sens traditionnel (3) *Wäyyané* rappelle l'insurrection qui embrasa le Tegré en septembre-octobre 1943 et ne fut réprimée qu'avec l'aide des Britanniques (Gilkes, 1975). La province que les Italiens avaient réunie à leur Érythrée pour former une Grande Érythrée était soupçonnée de séparatisme par Haylä Sellasé. Ce dernier savait que les Anglais, occupants de l'Érythrée, avaient approché des notables tgréens favorables à l'union. Soumis depuis 1941 à la rude poigne d'un *ras* choan oromo-amhara, proche du negus, le Tegré subit, l'ordre revenu, une mise en quarantaine politique et culturelle. Le *tegreñña* fut banni de l'administration et de l'école. La province retrouva plus tard, à sa tête, *ras* Mängäöa Seyum, époux d'une petite-fille de Haylä Sellasé mais descendant de Yohannes IV. Ce Tegréen, qui régna de 1872 à 1889, se heurta aux intrigues du roi du Choa, Menilek II qui se fit couronner en 1889, non

2. En amharique : « *qäyy qé soè* ». Le rouge, en Éthiopie, est la couleur de la peau des Éthiopiens.

3. « *Espèce de république, État sans chef permanent et héréditaire* » (Baetemann, 1929, col. 778).

Voyage autour du territoire



Le Tegray / Tegré :
une périphérie
de commandement.

Légende

-  Locuteurs du tegrēñña majoritaires
-  Locuteurs de l'amharique majoritaires
-  Locuteurs de l'oromo majoritaires
-  Locuteurs de l'oromo et de l'amharique
-  Enclaves de locuteurs de l'agāw

TEGRAY : Régions-États

CHOA : Régions

 Cœur du royaume d'Aksum

 Offensive «Téwodros» (1991)

NB : l'amharique est la langue véhiculaire des villes éthiopiennes

pas à Aksum au Tegré, la ville sainte, mais à Addis Abäba. Haylä Sellasé fit de même en 1930 et tint tout le long de son règne la province en suspicion. L'offensive de 1991 se réclamait de Téwodros dont Mängestu exaltait également la mémoire. Ce prédécesseur de Yohannes, un rebelle des confins tegréens, avait conquis le trône en 1855 afin de rétablir la grandeur de l'Éthiopie. Il s'était suicidé en 1868, retranché dans sa forteresse de Mäqdäla, assiégée par les Britanniques de Lord Napier venu délivrer des otages. Mängestu, qui terminait tous ses discours par un vibrant « *la mère-patrie ou la mort* », s'est enfui en mai 1991, au Zimbabwe où il s'est établi, fermier, sans même avoir tenté de mettre fin à ses jours...

Le Tegray : territoire des enfants légitimes de la reine de Saba

Les étudiants tegréens qui fondèrent dans la clandestinité le FPLT s'étaient enfuis de l'université d'Addis Abäba. Ils furent reconnus par les paysans comme « les fils de nos rivières », les fils des révoltés de 1943 qui proclamaient « *nous avons uni nos rivières !* » (Gebru, 1991 : 115). Ces intellectuels, partisans du matérialisme historique le plus dur, se sont toujours situés, non seulement dans la continuité de la grande révolte de 1943, mais dans la suite de conflits séculaires, dont l'enjeu est la légitimité historique et territoriale du pouvoir politique et/ou religieux en Éthiopie. Le marxisme « éthiopien » n'a pas pesé lourd face à la tradition salomonienne, qui fait des Éthiopiens les descendants d'Israélites venus s'établir sur les hautes terres à la suite de Menilek I^{er}, le fils de Salomon et de la reine de Saba. Cette légende, compilation d'écrits divers, a été rédigée au XIII^e siècle, très tard par rapport aux événements relatés, mais s'appuie sur des textes vétéro et néo-testamentaires et donc sur l'autorité de l'Église. Elle rend compte de faits incontestables : dans l'Antiquité, des migrants locuteurs de langues

sémitiques traversèrent à maintes reprises la mer Rouge, gagnèrent les hautes terres du Nord de la Corne de l'Afrique et vinrent se mêler à des Couchites, dont les enclaves de locuteurs de l'agäw seraient les témoins. La parenté du syllabaire du geez, l'éthiopien ancien, avec le sudarabique et l'appartenance du geez et des langues qui en sont issues (tegreñña, amharique...) aux langues sémitiques sont admises par tous les linguistes. Les Fälaöa (juifs éthiopiens) et la forte empreinte de la loi mosaïque dans le christianisme orthodoxe accréditent encore ces contacts par-delà la mer Rouge. La céréaliculture à l'aire éthio-érythréen, la seule qui soit indigène au sud du Sahara, qui produit outre le *tef* (*Eragrostis abyssinica*), des orges, des mils et des blés indigènes, apparaît encore comme une extension très méridionale du Moyen-Orient (Gallais, 1989).

La tradition salomonienne s'incarne dans le royaume d'Aksum, attesté depuis l'Égypte ptolémaïque jusqu'à l'essor de l'Islam hors d'Arabie du Sud. Le roi Ezana, qui devint chrétien au IV^e siècle, puis ses successeurs, entreprirent, peu à peu, la conversion de leurs sujets. Le cœur du territoire aksumite correspondait aux hautes terres d'Érythrée et du Tegray actuels, peuplées de locuteurs du tegreñña qui professent à 90 % le christianisme orthodoxe. Des monuments prestigieux comme les obélisques et surtout l'église de Sion à Aksum qui abrite les Tables de la Loi, rappellent la puissance de souverains qui intervinrent contre Méroë au Soudan actuel et au Yémen. Cependant, dès le VIII^e ou le IX^e siècle, le royaume d'Aksum succomba devant la révolte de populations de l'intérieur, des Agäw, superficiellement christianisés, menés par une reine juive (?) Judith. Au XI^e siècle, une dynastie chrétienne, les Zagwé (Agäw), reprit le legs aksumite au Lasta, à l'extrémité septentrionale du territoire actuel des Amhara. Ainsi commença la migration du centre politique de l'Éthiopie qui se poursuivit vers le sud jusqu'à l'actuel Choa, au début du XVI^e siècle, à mesure

que les *negus* étendaient leurs conquêtes vers le sud (Tadesse, 1972).

Les chroniques royales sont pleines des campagnes des souverains éthiopiens contre les émirs et contre le Baher Nägaö, le seigneur de la mer, gouverneur chrétien de la province homonyme, qui commandait le territoire du Nord, riverain de la mer Rouge. Elles exaltent aussi le saint roi zagwé, Lalibäla, qui fit excaver dans le roc, dans sa capitale Roha qui porte maintenant son nom, une nouvelle Jérusalem. Un Jourdain y serpente entre les églises hypogées du Golgotha, du Sauveur du Monde... En effet, au XIII^e siècle, la Terre Sainte et la ville sainte étaient fermées aux pèlerins chrétiens, même éthiopiens, et par cette fondation, le saint *negus* manifestait que l'Éthiopie était bien « la » Terre Sainte. La rédaction du manuscrit qui relate le mythe de Menilek I^{er} est contemporaine de cette période où, au nom de la tradition, les Zagwé furent évincés par des rois salomoniens. On lit en filigrane, dans les chroniques, les affrontements des enfants de la reine de Saba pour recueillir son héritage et sa légitimité. Les Tegréens estimaient que les héritiers véritables et légitimes devaient obligatoirement être originaires du territoire qui avait été le cœur du royaume d'Aksum, là où sont les obélisques, les Tables de la Loi, les monastères et les sanctuaires les plus anciens et les plus prestigieux. Lalibäla, ancien adversaire des Aksumites, voulut sans doute affirmer sa légitimité en édifiant Jérusalem au cœur même de son royaume. Quant aux Amhara, la filiation salomonienne de la dynastie reconnue par saint Täklä Haymanot valait tous les monuments.

Le Tegray : une périphérie écartée du commandement

Après le *jihad*, la guerre « sainte » d'Ahmed *Graññ*, le gaucher, et les migrations oromo (XVI^e-XVII^e siècles), les *negus* de l'Éthiopie

repliés à Gondär, au nord, durent lutter contre le particularisme du Tegré incarné dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, par *ras* Mikael Sehul, le faiseur de rois (Perret, 1997). Les chefs du Tegray contrôlaient le Nil et la mer Rouge et avaient conclu avec les Turcs de Mesewa, un accord destiné à empêcher l'entrée des missions européennes. Ils étaient surtout les mieux placés pour importer des armes à feu. Autonomes jusqu'au règne de Téwodros, les Tegréens, avec Yohannes IV (1872-1889), retrouvèrent enfin le pouvoir suprême. Pendant que le roi des rois (4) repoussait les Égyptiens, les Mahdistes et les Italiens, les *ras*, soit s'épuisaient dans des luttes intestines, soit complotaient et traitaient avec les Italiens comme Menilek du Choa (Rouaud, 1991). Alors que Yohannes se ralliait au monophysisme intransigeant prêché par les monastères tegréens et bannissait les missionnaires européens, le roi du Choa les avait accueillis à sa cour et ne les avait chassés que contraint et forcé.

Après bien des hésitations, les chefs du Tegré, rangés derrière *ras* Seyum, le fils de Yohannes dépossédé du trône par Menilek II en 1889, rejoignirent les troupes qui vainquirent les Italiens à Adwa, au Tegré, en 1896. Pourtant, cette unanimité nationale retrouvée ne résista pas aux clauses du traité de paix de 1897 qui fixaient la frontière entre l'Érythrée et l'Éthiopie sur le cours du Märäb, et laissait donc aux Italiens trois des provinces du Tegray : Akälä Guzay, Hamasén et Särayé. Les Tegréens y virent et continuent d'y voir une volonté délibérée d'affaiblir leur province et la dynastie de Yohannes IV. Ils reprochèrent à Menilek, puis à Haylä Sellasé, de les écarter du pouvoir au profit de cadres originaires des provinces du Sud promus par le bon vouloir des *Negus*. Comment des Choans, des Amhara, si souvent

4. Traduction de *negusä nägäsi* plus exacte qu'empereur et qui rend mieux compte de la situation de *primus inter pares* qui fut longtemps celle des souverains éthiopiens.

mariés à des Oromo, pouvaient-ils évincer des Tegréens, les enfants les plus légitimes de la reine de Saba ? Quand le chemin de fer de Djibouti atteignit Addis Abäba, le Tegray perdit son rôle d'interface avec l'étranger et devint une province enclavée par l'Érythrée. Dans les années qui précédèrent l'invasion de 1936, les Italiens jouèrent des rancœurs accumulées contre les Choans en particulier, pour obtenir le ralliement de chefs tegréens. Habilement, ils réunirent Tegré et Érythrée dans l'Afrique Orientale Italienne, accordèrent un statut de sujet « amélioré » à leurs habitants et instaurèrent l'enseignement du tegrēñña. La restauration de Haylä Sellasé en 1941 signifiait surtout la division du Tegré, son enclavement et la sujétion à un pouvoir périphérique choan et donc « arriviste » et illégitime. C'est dans ce contexte politique, obéré par ces rivalités et ces conflits séculaires, que les Britanniques songèrent à établir leur protectorat sur le Tegré à partir de l'Érythrée, puis se ravisèrent, pour écraser les *Wäyyané* sous les bombes...

La revanche d'un cœur faible, rude et messianique

Depuis que l'Éthiopie est gouvernée par le FPLT et ses alliés, les crédits et les investissements sont répartis entre les « nationalités » égales entre elles. Le Tegray a obtenu une part que les Amhara et les Oromo surtout jugent disproportionnée, même s'il faut rattraper le retard d'équipement pris sous Haylä Sellasé et Mängestu. Le lancement de nombreux projets d'intensification de l'agriculture a pour but d'augmenter la production agricole alors que la pression démographique croît encore (Marque, Rosenwald, 1997). Mäqälé est interconnecté au réseau électrique jusque-là centré sur Addis Abäba, doté de nouvelles entreprises, des administrations de la région-État et d'une jeune université. Les routes sont améliorées pour accueillir les touristes attirés par les églises

peintes hypogées dont l'inventaire et la sauvegarde sont en cours. Ils arriveront, sans passer par Addis Abäba, par le nouvel aéroport international du Tegray. À Aksum, on attend le retour de l'obélisque que Mussolini fit ériger à Rome. Tous les gouvernements l'ont réclamé et celui-ci l'a obtenu car, plus que les précédents, il attache du prix à son retour. Bien plus que le tourisme, ces grands projets manifestent la volonté de recentrer le cœur de l'Éthiopie au nord, dans l'« Éthiopie des monuments » (Gascon, 1995).

Or, ce cœur est faible. Il est dépendant du Choa, du Goggam et de l'Arsi, qui assurent entre 3/4 et 9/10^e de la production nationale de céréales. Avant la révolution de 1974, les Tegréens comptaient pour 27 % des 100 000 migrants qui allaient, chaque année, s'employer au sud (Markakis, 1987). Ils furent nombreux parmi les deux millions d'Éthiopiens du Nord qui, depuis un siècle, sont venus s'installer dans les régions conquises par Menilek. Au Tegray si souvent sinistré, monastères, écoles d'État et missions offraient aux meilleurs élèves la chance de « monter » à Addis Abäba. Ils peuplaient, avec les Érythréens, l'administration et l'Église, le commerce et les transports au niveau moyen et supérieur, en dépit de l'obligation d'utiliser l'amharique. Au retour, même après une longue absence, ils pouvaient obtenir un lopin de terre auprès du *bayto* du village, lors des redistributions périodiques. Plus que les autres, les Tegréens ont été contraints par les crises climatiques récurrentes et par la marginalisation de la région à migrer, avec néanmoins la garantie de pouvoir reprendre une terre au village.

Les Éthiopiens établissent une relation entre la précarité du sort des paysans du Croissant aride et la brutalité des *Wäyyané*, des « sauvages ⁽⁵⁾ à peine sortis des forêts ». On qualifie de la même façon les Amhara du Choa

5. Témoignage personnel : 1995 et 1997.

retranchés dans les hauteurs froides et sévères de l'étage « obsidional » (Gallais, 1995). Ce constat est résumé par Gebru Tareke : « *There is a direct correlation between a perilous physical environment and the ecology of insurrection* » (Gebru, 1991 : 215). Les Tegréens plus que les autres tracent leur origine depuis le Moyen-Orient, où les montagnes refuges portent des identités fortes marginalisées par la constitution d'États-nations centralisés. Avant que les Alaouites (10 % de la population syrienne) ne prennent le pouvoir à Damas, Jacques Weulersse écrivait : « *Au Djebel Ansarié, ce n'est pas la montagne qui s'est humanisée, c'est l'homme qui s'est ensauvagé* » (de Planhol, 1997 : 91). Si la proportion des minoritaires est la même que celle des Tegréens en Éthiopie, on ne les a jamais pris, en dépit de leurs particularismes linguistiques et religieux, pour des hérétiques ou des païens. Peut-être la comparaison avec les Maronites qui ont perdu leur prééminence au Liban serait-elle plus judicieuse ? En effet, avant les conquêtes de Menilek, les Tegréens équilibraient en effectif les Amhara ; depuis un siècle, ils ont fait l'expérience de la perte de la majorité et de l'enclavement dans la Grande Éthiopie.

Les Tegréens sont animés par la conviction que le Tegray est « le saint des saints » de la Terre Sainte du Peuple Élu qui a accueilli le Messie. Sans doute ont-ils trouvé dans cette certitude les ressources et les motivations de leur combat séculaire et même multiséculaire, contre la centralisation des Amhara, puis des Amhara alliés aux Oromo. Le déficit alimentaire chronique de la région – saint des saints du Croissant aride – ne sera pas résorbé avant longtemps. Le Tegray ne pourra pas continuer à accaparer une part plus importante des crédits comme il le fait maintenant ; les autres régions-États se lasseront de nourrir, sans contrepartie, l'Éthiopie des monuments. En outre, la région a perdu la moitié de son territoire historique devenu érythréen, l'amharique demeure langue

nationale et Addis Abäba est plus que jamais capitale : Mäqälé, même avec un aéroport international, n'a pu l'éclipser. Tous ces abandons ont été consentis par le pouvoir tegréen et l'ont affaibli, en apparence. En effet, c'est Yohannes IV qui a fait rédiger sa chronique non plus en geez mais en amharique, qui depuis est devenue langue nationale par les villes, l'école, l'administration et les médias. La majorité tegréenne d'Asmära et la minorité tegréenne d'Addis Abäba allient leurs efforts contre les revendications identitaires intérieures et contre les prétentions des États arabes, le Yémen et le Soudan. L'héritage commun du royaume d'Aksum a été plus fort que les logiques de la construction étatique jusqu'à ce que l'Érythrée veuille avoir sa propre monnaie (Gascon, 1997).

BIBLIOGRAPHIE

- Baetemann, (J.), 1929. *Dictionnaire Amarigna-Français suivi d'un vocabulaire français-amarigna*. Diré-Daoua, imprimerie Saint-Lazare.
- Ethiopian Mapping Authority, 1988. *National Atlas of Ethiopia*. Addis Abeba.
- Gallais (J.), 1989. *Une géographie politique de l'Éthiopie. Le poids de l'État*. Economica, Liberté Sans Frontières, Paris.
- Gallais (J.), 1995. « Perception et interprétation amharique de la montagne ». In Paul Claval, Singaravelou (ed.), *Ethnogéographies*. l'Harmattan, Paris : 93-119.
- Gascon (A.), 1991. « L'Éthiopie autres Balkans. L'Éthiopie fantôme ». *Hérodote*, n° 62, 3^e trim. : 161-173.
- Gascon (A.), 1995. *La Grande Éthiopie, une utopie africaine. Éthiopie ou Oromie, l'intégration des hautes terres du Sud*. Espaces et milieux, CNRS, Paris.
- Gascon (A.), 1997. « Partager une terre sainte. Érythrée unitaire, Éthiopie fédérale ». In Joël Bonnemaïson, Luc Cambrézy et Laurence Quinty-Bourgeois (eds.), *Le territoire, lien ou*

À Joël Bonnemaison, le Voyage inachevé...

- frontière ? CD-ROM, Actes du colloque du 2 au 4 octobre 1995 à Paris, Orstom, Paris.
- Gebru (T.), 1991. *Ethiopia : Power and Protest. Peasants Revolts in the Twentieth Century*. Cambridge University Press, African Studies, Series 71, Cambridge.
- Gilkes (P.), 1975. *The Dying Lion, Feudalism and Modernization in Ethiopia*. J. Friedman Publishers, London.
- Markakis (J.), 1987. *National and Class Conflict in the Horn of Africa*. African Studies Series n° 55, Cambridge University Press, Cambridge.
- Marque (C.), Rosenwald (V.), 1997. *Étude des systèmes agraires d'une petite région du Nord de l'Éthiopie*. Mémoire de Diplôme d'Agronomie Approfondie, I.N.A. Paris-Grignon, dir. H. Cochet (non publié).
- Perret (M.), 1997. « Les frères ennemis ». *Cahiers d'Études Africaines*, XXXVII (2), 146 : 281-287.
- Planhol (X.) (de), 1997. *Minorités en Islam, géographie politique et sociale*. Géographes, Flammarion, Paris.
- Rouaud (A.), 1991. *Afā Wāraq 1868-1947. Un intellectuel éthiopien témoin de son temps*. CNRS, Paris.
- Tadesse (T.), 1972. *Church and State in Ethiopia, 1270-1527*, Oxford University Press, Oxford.

